Note sur une résidence

À l'automne 2020, sur une invitation de Martine Michard, je me rends à Saint-Cirq Lapopie pour une résidence d'écriture et de critique d'art. J'y rencontre quatre jeunes artistes — Clémentine Poirier, Maxime Sanchez, Louis Dassé et Cassandre Cecchella — tous fraichement sortis des écoles des Beaux-Arts de Tarbes, Toulouse, Montpellier et Nîmes. Lors de ce moment de rencontre haut en intensité humaine et artistique, j'ai pris conscience que les ateliers des artistes en résidence sont des territoires de l'étude, de l'expérience et de la concentration ; mais aussi de l'ouverture, et cela dans le cadre privilégié offert par le centre d'art contemporain de Cajarc, et l'accompagnement personnalisé qui en résulte.

De même, la vie domestique a pris ici les accents du partage et de l'amitié. Cette amitié est celle de ceux qui se rejoignent sur leur désir de commun, leur aisance à la parole, leur fluidité émotionnelle. Tout cela ne peut que nourrir la recherche artistique au plus haut point. La cuisine joue alors un rôle de premier plan : car aux Maisons Daura, elle se trouve non loin d'une salle où l'on peut se retrouver autour d'une immense table rectangulaire. Les repas y sont joyeusement concertés, arrosés des vins sans soufre de Cahors, et ponctués de fromages de Rocamadour. C'est là que la rencontre se produit : en lançant des références ou des débats, en riant ou en se contredisant. Tout simplement : en se renvoyant la balle. C'est-à-dire en considérant l'autre comme le vecteur d'un possible changement, l'ouverture sur une voie non perçue jusqu'alors. Il y va d'une jeunesse active, lumineuse, énergique, qui donne confiance en l'avenir des positionnements et des engagements artistiques. Finalement, les travaux des artistes tournent autour d'une seule et même question : et toi, comment vis-tu ? Quel est ton mode de vie ?

Lors de mon séjour, les discussions ont tourné autour de Donna Haraway, Marguerite Duras, Paul B. Preciado, ou encore des peintures pariétales de la grotte de Pech Merle que nous avons visitée ensemble. Nous avons aussi parlé stratégies d'existence, géobiologie, ostéopathie, peinture, sculpture, vidéo, art infiltré, résistance, virus, villes et campagnes. S'il fallait retenir une chose : ce serait que la vie commune est avant tout une disposition d'esprit. C'est une denrée plus que précieuse à l'heure où la France est plongée dans la nuit solitaire du couvre-feu. Imaginons plutôt de grands brasiers lumineux. Et pourquoi pas produire l'étincelle de départ à Saint-Cirq Lapopie, qui fut un temps, rappelons-le, un fief surréaliste ? LÉA BISMUTH

Léa Bismuth

Ces textes ont été écrits dans le cadre des Maisons Daura (automne 2020), résidences internationales d'artistes à Saint-Cirq Lapopie, en lien avec la Maison des arts Georges et Claude Pompidou, magcp, centre d'art contemporain d'intérêt national à Cajarc et en partenariat avec les écoles supérieures d'art : MO.CO.ESBA Montpellier, isdaT Toulouse, ESAD Pyrénées Tarbes-Pau, Esban Nîmes.

Née en 1983, Léa Bismuth est autrice, critique d'art, commissaire d'exposition et enseignante. Diplômée en histoire de l'art et en philosophie, elle écrit dans artpress dès 2006. Son écriture se déploie ensuite du texte monographique au récit littéraire. Elle est spécialiste de la pensée de Georges Bataille, à qui elle a consacré le cycle curatorial *La Traversée des Inquiétudes* (Labanque, Béthune, de 2016 à 2019) et le livre *La Besogne des Images* (Editions Filigranes, 2019). Elle a imaginé des expositions pour le Musée Delacroix, le BAL, les Rencontres d'Arles, le Drawing Lab, l'URDLA, les Tanneries, ou les Nouvelles Vagues du Palais de Tokyo. Elle travaille actuellement à un essai sur le processus d'écriture, dans le cadre d'une thèse de doctorat à l'EHESS.

Cassandre Cecchella, *Lucette*, acrylique sur toile, 200 x 140 cm, 2020

Cassandre Cecchella : Peindre une minute du monde qui passe

CÉZANNE :
— Le soleil brille et l'espoir rit au cœur.
MOI :
— Vous êtes content, ce matin ?
CÉZANNE :
— Je tiens mon motif… *(il joint les mains.)* Un motif, voyez-vous, c'est ça….
MOI :
— Comment ?
CÉZANNE :
Eh ! oui… *(Il refait son geste, écarte ses mains, les dix doigts ouverts, les rapproche lentement, lentement, puis les joint, les serre, les crispe, les fait pénétrer l'une dans l'autre.)* Voilà ce qu'il faut atteindre…[1]

Être peintre, c'est désirer saisir une minute du monde qui passe[2] : c'est vouloir attraper le réel entre ses deux mains. Cela peut se faire au moyen de la matière et de la figure, d'un amoncellement de tubes, ou encore d'un épuisement à l'ouvrage. Cassandre Cecchella est peintre et se définit comme telle : c'est bien le fruit d'un apprentissage et d'une grande affirmation, une fois toutes les inhibitions levées. Lors de ma visite à l'atelier, un livre est posé sur la table, parmi les palettes et les esquisses, c'est la première chose que j'entrevois : *Autoportrait en visiteur* de Jérémy Liron[3]. J'aime la référence, une peintre lisant un autre peintre, dont l'œuvre est une investigation inquiète de l'acte même de peindre et d'écrire dans le même mouvement. Ce que Liron nous permet d'appréhender ici, c'est que la peinture est à la fois affrontement et dévoilement, touché et répétition inlassable, lâcher-prise et voyage de l'intérieur vers l'extérieur par le biais du regard. Je comprendrai plus tard l'intérêt de Cassandre Cecchella pour l'œuvre picturale de Liron, à travers architectures, paysages désertés, géométries d'ombres, et territoires de l'attente.

Je demande à l'artiste comment elle en est arrivée à réaliser les grands portraits, à échelle 1, offerts dans leur frontalité, que j'ai sous les yeux. Tout a commencé par des listes de courses ramassées dans un supermarché, me répond-elle, évoquant la série *Portrait de liste* (2016). Faire le portrait d'inconnus par l'intermédiaire de leurs paniers fantômes. Cela me fait penser, conceptuellement et pour la charge littéraire, à Georges Perec, Edouard Levé, Sophie Calle. Mais, rapidement, le geste s'ouvre et se déploie vers le paysage, nourri par une quête gourmande de la couleur, de la texture, des rapports d'échelles, des failles entre regard et représentation. « Le paysage est une étendue de territoire couverte par le regard, il est une vue d'ensemble que l'on a d'un point donné » précise l'artiste à propos de la série *Google Peinture* (2017), dont le geste — opérant l'alternance de paysages et de surfaces rectangulaires colorées — fait immanquablement penser à Gerhardt Richter, à ses grilles et nuanciers, cherchant à épuiser le spectre coloré du visible. La série la plus marquante s'intitule *Vinci*. Cassandre Cecchella opère alors « sur le motif », comme au temps des Impressionnistes ou à la manière des « peintres du Dimanche ». Mais voilà, son sujet à elle n'a rien de pittoresque et de bucolique puisqu'il s'agit de poser le chevalet sur l'autoroute, à l'abri des voitures lancées à toute allure. Il faut considérer cela dans toute sa dimension performative, car les piétons n'ont pas le droit de s'installer sur le bord de ces chaussées (plusieurs tableaux resteront inachevés après interpellations et sommations des forces de l'ordre de quitter les lieux). Ainsi, peindre dans l'urgence, à l'acrylique, en une seule séance de travail, et ne pas retoucher à l'atelier au retour, le pacte est scellé. Là, dans ces territoires du non-lieu, dans ces espaces où l'on ne fait d'habitude que passer à toute vitesse, afin de se rendre d'un point à un autre. Regarder autrement, ouvrir les nouveaux points de fuite, donc. Et voilà que le confinement s'offre à l'artiste comme un cadeau, car enfin les autoroutes seront vides : « je veux m'approcher au plus près, toujours encore plus près, peindre au milieu de l'autoroute […] Le lundi 20 mars, je suis sur le bord de l'autoroute A64. Pas une voiture, juste quelques camions, un nouveau paysage s'offre à moi », écrit-elle. La ténacité l'emporte et la traversée se poursuit, de plus en plus libre en peinture, en jeté, avec l'aisance de celle qui voit ce que personne ne devrait voir depuis les barrières de sécurité. Son motif est neuf, elle le tient. Au-delà des routes grises, les montagnes vertes et jaunes, et les cieux aux teintes changeantes du Sud, les ponts blancs et les lignes de construction de la signalétique.

À l'atelier, l'artiste me raconte ses pauses dans le travail, ses moments d'absence ou de réflexion. C'est pour elle le temps d'un « Casse-Croûte » : jouant sur les mots, ses palettes sur bois se transforment en peintures brouillonnes réalisées sans aucune contrainte esthétique, mais selon un protocole très stricte (selon une temporalité restreinte, avec un seul pinceau et en choisissant les couleurs complètement au hasard). Trouver quelque chose à se mettre sous la dent, quand on est peintre, voilà l'idée de la croûte, de la peinture de rien, mais qui dit beaucoup. De même que les nombreuses petites toiles d'esquisses, des portraits sur le vif accrochés pêle-mêle, un bout de mur, le coin d'une nappe à carreaux, une joue. Les grands portraits en chantier tout autour (l'artiste en réalise plusieurs en même temps comme autant de prises) sont habités d'une fausse maladresse et me font penser — dans leur acidité colorée, leur fausse immédiateté, l'aspect statique des postures — aux portraits que David Hockney réalise de ses amis, connaissances et famille. Cassandre Cecchella me confie son désir d'aller à la rencontre des personnes pour faire émerger le décor derrière elles : tout cela n'est autre qu'un exercice d'empathie, et sans doute faut-il aller plus loin, car ces toiles sont aussi fondées sur une forme de projection mentale et de prémonition. Le portrait est nourri du désir de voir l'avenir, les yeux dans les yeux. Cette peinture révèle et projette, développe et témoigne, tout en acceptant que la magie de l'instant puisse se produire.

1 Gasquet Joachim, *Cézanne*, Paris, Les éditions Bernheim-Jeune, 1926
2 « Il y a une minute du monde qui passe », en référence à Cezanne, est le titre donné par l'artiste à son exposition personnelle faisant suite au Prix Chasse-Spleen dont elle a été lauréate en 2019.
3 Publié en 2015 aux éditions L'Atelier contemporain. Jérémy Liron est à la fois peintre et écrivain.